

Irene Natividad



"CE N'EST PAS AUX FEMMES DE CHANGER C'EST AU SYSTÈME"

Cette Américaine est une des personnalités les plus influentes du monde. Chaque année, son Global Summit of Women, un Davos au féminin, rassemble des milliers de femmes. Interview.

Par **JULIA DION**

ELLE. LE GLOBAL SUMMIT OF WOMEN SE TIENT CETTE ANNÉE EN FRANCE*...

IRENE NATIVIDAD. En matière de parité et d'égalité professionnelle, la France est devenue une locomotive en Europe. Votre gouvernement est paritaire, une femme vient d'être élue maire de Paris et la loi Copé-Zimmermann imposant des quotas dans les conseils d'administration des entreprises porte ses fruits : avec 26,6 % de femmes dans les « boards », vous faites mieux que les Américaines qui plafonnent à 16,6 %. Enfin, votre ministère des Droits des femmes fait beaucoup d'envies aux Etats-Unis où il n'y a pas d'équivalent.

ELLE. POURQUOI AVOIR FONDE LE GLOBAL SUMMIT OF WOMEN ?

I.N. Parce que j'en avais assez de voir les femmes se cogner au plafond de verre ! A l'école et à l'université, les filles sont plus brillantes que les garçons. Pourtant, à un moment ou à un autre, imperceptiblement, elles décrochent. Au

premier emploi, au premier enfant, à la première promotion qui leur passe sous le nez, elles abandonnent, stagnent dans un poste moyen, tandis que leurs homologues masculins grimpent et occupent les postes à responsabilités. L'idée de ce rendez-vous annuel est de prendre le temps pendant trois jours de trouver des solutions. J'invite donc des femmes de tous horizons et de toutes nationalités – grandes patronnes, leaders politiques, entrepreneuses, responsables d'ONG – à partager leur expérience avec les participantes du forum lors de conférences, d'ateliers, de rencontres informelles. Il y a aussi des dirigeants hommes. Je ne crois pas que donner du pouvoir aux femmes aboutira à la défaite de l'Homme. Quelle bêtise !

ELLE. ET VOUS, AVEZ-VOUS BATAILLÉ PLUS DUR QU'UN HOMME POUR EN ARRIVER LÀ ?

I.N. Je pense, oui, mais je m'en suis rendu compte assez tard dans ma carrière. Je suis née aux Philippines dans une famille instruite où l'éducation des filles était une évidence. Mon père était ingénieur chimiste, toute la famille l'a suivi pour son travail. J'ai passé mon bac à Athènes, continué mes études au Japon, puis à New York. J'ai eu une « mère tigre » avant que le concept soit inventé ! Elle me répétait que je pouvais, que je devais être la « numéro 1 ». Jeune, j'ai toujours vécu dans des pays où j'étais différente, j'ai toujours été « l'étrangère ».

LESZEK SZYMANSKI/EPA / MAX PPP

Cela forge le caractère. Au cours de ma vie professionnelle, en tant qu'avocate et femme politique aux Etats-Unis ou lors de mes voyages en Europe, j'ai parfois ressenti que j'étais « moins importante », « moins intéressante » que mes interlocuteurs masculins. Avant même que je n'ouvre la bouche. Etait-ce ma couleur de peau ? Etait-ce le fait que je portais une robe ? J'en ai conservé une sorte de détecteur de discrimination !

ELLE. LES FEMMES SONT TOUJOURS RARES DANS LE TOP MANAGEMENT...

I.N. Je le répète, les filles sont meilleures que les garçons à l'école, elles sont plus diplômées, elles ont envie de réussir... Le cœur du problème est que le monde de l'entreprise a été pensé

par les hommes pour les hommes. Donc, faire bouger les mentalités, lever les freins culturels, casser les stéréotypes, faire émerger des femmes « modèles de réussite », tout cela prend du temps. Trop de temps. Je crois beaucoup à la force de la loi pour changer la donne plus vite et plus durablement.

ELLE. VOUS ÊTES FAVORABLE AUX QUOTAS...

I.N. Tout ce qui permet d'accélérer l'accès des femmes aux postes de pouvoir, je vote pour ! Certains pays n'ont pas besoin de loi sur la parité pour que les femmes investissent les hémicycles ? Tant mieux. Mais la plupart des décideurs, des hommes le plus souvent, traînent les pieds. On ne compte qu'une dizaine de femmes chefs d'Etat dans le monde. Elles ne sont que 4 % parmi les P-DG aux Etats-Unis ! En France, aucune femme ne dirige une entreprise du CAC 40. Ce n'est pas normal.

ELLE. QUE PENSEZ-VOUS DE L'ACTION DE SHERYL SANDBERG, NUMÉRO 2 DE FACEBOOK, POUR ENCOURAGER LES FEMMES ?

I.N. Toutes les initiatives pour « booster » les carrières des femmes sont bonnes à prendre. Leur donner les outils pour se promouvoir, les coacher pour qu'elles prennent conscience de leurs inhibitions est toujours utile. Cependant, j'en ai un peu assez que l'on

"ON NE COMPTE QU'UNE DIZAIN DE FEMMES CHEFS D'ÉTAT DANS LE MONDE. ELLES NE SONT QUE 4 % PARMI LES P-DG AUX ÉTATS-UNIS ! EN FRANCE, AUCUNE FEMME NE DIRIGE UNE ENTREPRISE DU CAC 40. CE N'EST PAS NORMAL."

mette la pression sur les épaules des femmes. Ce n'est pas tant à elles de changer qu'au système : à savoir, les entreprises, les administrations publiques, les directions des partis politiques...

ELLE. LA GÉNÉRATION Y VOUS PARAÎT-ELLE MIEUX ARMÉE POUR GRAVIR LES ÉCHELONS ?

I.N. Les jeunes femmes sont peut-être plus confiantes, plus entreprenantes que nous ne l'étions ! Mais ce n'est pas suffisant. Il faut qu'elles n'aient pas peur de penser plus grand. Cette année, j'ai invité Sophia Bendz, la vice-présidente marketing de Spotify, la plate-forme de streaming. Elle raconte qu'au début ils étaient

une bande d'ados qui bidouillaient dans leur garage... Cela ne les a pas empêchés de lever 250 millions d'euros parce qu'ils y croyaient. C'est un bel exemple pour les 200 étudiantes qui assisteront au Global Summit. L'éducation des filles est évidemment primordiale. Voyez ce qui s'est passé au Nigeria, l'enlèvement odieux de ces lycéennes. Quand on veut affaiblir une nation, on s'en prend à l'instruction des filles.

ELLE. QUE PENSEZ-VOUS DE LA FRAGILISATION DE CERTAINS DROITS DES FEMMES EN EUROPE, NOTAMMENT DU DROIT À L'IVG EN ESPAGNE ?

I.N. Aux Etats-Unis aussi, l'IVG est régulièrement menacée. Or, si les femmes ne contrôlent pas leur contraception et leur corps, elles ne peuvent pas participer à la vie politique, économique et sociale. Tout est lié. Ces tentatives de reprise en main de la liberté des femmes, de restriction de leurs droits élémentaires prouvent que nous devons rester vigilantes.

ELLE. VOTRE PLUS BELLE RÉUSSITE PROFESSIONNELLE ?

I.N. Avoir réussi à faire venir Nelson Mandela au Global Summit of Women en Afrique Sud, en 2000. Je n'avais même pas osé l'inviter ! Il était accompagné de sa femme, Graça Machel. Quand je me suis retrouvée face à lui, si grand, si impressionnant, moi qui suis d'habitude très calme, très posée, j'ai commencé à bafouiller...

ELLE. VOUS AVEZ UN FILS DE 28 ANS, CARLO.

L'AVEZ-VOUS ÉLEVÉ DANS LE RESPECT DE L'ÉGALITÉ HOMMES-FEMMES ?

I.N. Carlo nous a vus vivre, mon mari et moi. J'ai un mari super. Je l'ai rencontré à l'université de Columbia, à New York. Déjà, à l'époque, c'est lui qui faisait la lessive au Lavomatic. Il en revenait avec tous les potins du campus ! Quand nous avons eu notre fils, c'est mon mari qui emmenait chez le pédiatre. Aujourd'hui, Carlo lit mes tribunes dans la presse, connaît mon engagement. Il travaille en Corée du Sud depuis des années, mais n'a jamais manqué un Global Summit depuis qu'il a 16 ans.

ELLE. VOUS ARRIVE-T-IL DE FAIRE AUTRE CHOSE QUE DE TRAVAILLER ?

I.N. Bien sûr ! Je vais au restaurant avec mon mari, j'écoute du jazz, je lis. Je viens de terminer l'autobiographie de Katharine Graham, l'éditrice du « Washington Post ». Son histoire est incroyable : à la mort de son mari, c'est elle qui a repris les rênes du journal contre l'avis de tous. Quand on voit le limogeage express de Jill Abramson, la directrice de la rédaction du « New York Times », on constate qu'être une femme de pouvoir est toujours aussi risqué. Mais j'avoue qu'aider les femmes, c'est un travail qui occupe 24 heures sur 24. Vous savez, j'ai 65 ans, et ma plus grande angoisse n'est pas de vieillir mais de n'avoir pas assez de temps pour terminer ce que j'ai commencé. Je suis une militante de la cause féminine, je suis toujours sur la brèche, « in a hurry », comme on dit en anglais. Je suis une femme pressée.

* Jusqu'au 7 juin, à Paris. <http://globewomen.org/globalsummit>